Miroir, mon beau miroir…

Laissez-moi vous conter l'étrange aventure que j'ai vécue lors de mes dernières vacances cyclistes. J'avais choisi pour destination les lointaines îles Orsenna, archipel mystérieux et méconnu où la grammaire est une chanson douce et où le subjonctif a encore ses chevaliers.

Sur place, une toute jeune fille prénommée Jeanne s'était proposée pour me servir de guide. Ensemble nous avions traversé de riantes prairies et de claires forêts, parcouru de larges vallées et d'autres plus escarpées, longé de calmes rivières et d'impétueux torrents. Nous avions même escaladé, à la force du mollet, quelques modestes collines. Et toujours la mer turquoise et infinie qui apparaissait tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt devant, tantôt derrière, au gré des courbes de la route et des ondulations du terrain. Ah, les îles ! Quelle féerie !

Tout était calme le long du parcours et nous n'avions quasiment jamais rencontré d'autochtones. Jeanne m'avait cependant prévenu de leur caractère fantasque et de leur humeur imprévisible. Soudain, alors que nous grignotions

paisiblement un coteau fleuri, des cris venus de l'avant attirèrent notre attention. Au faîte de la colline, la route atteignait un carrefour et le tintamarre venait de cet endroit précis.

Jeanne proposa de s'arrêter à quelque distance. On distinguait maintenant deux groupes de cyclistes qui s'inondaient copieusement d'insultes et se gratifiaient de gestes peu élégants. La dispute durait sans doute depuis un moment, car de chaque côté les esprits semblaient déjà bien échauffés.

– *Cyclistes à la noix !* criaient les premiers.

– *Pédaleurs en goguette !* répliquaient ceux d'en face.

– *À l'assaut !*

– *En avant !*

Et l'échange continuait ainsi, comme une inlassable partie de ping-pong.

– Qu'est ce que tout cela ? demandai-je très surpris.

– Ce sont deux sectes rivales, les *àvélotistes* et les *envélotistes*.

– Et quelle est la cause de cette discorde ?

– La grammaire. Les uns assurent que la seule manière juste est d'aller *à vélo* et les autres soutiennent qu'on ne peut se déplacer correctement qu'*en vélo*.

– Est-ce donc si grave ?

– Oui, bien sûr. Ici, tout ce qui touche à la langue et aux mots a une importance capitale.

– Mais n'y a-t-il pas de dictionnaires ou d'éminents spécialistes pour les départager ?

– Si, évidemment, mais ils ne sont pas tous du même avis et les plus grands experts se sont déjà mutuellement assommés avec leurs grimoires respectifs, ce qui n'a d'ailleurs rien réglé.

– Et qu'en pensent les pratiquants, les adeptes, je veux dire les cyclistes eux-mêmes ?

– Eux, ils ne sont pas là pour penser mais pour pédaler. En revanche, ils sont toujours prêts à s'enflammer dès qu'il s'agit du dieu Vélo et cela dégénère très vite.

Un peu vexé par ce jugement péremptoire sur la gent pédalante, je me tus. Pendant notre discussion, la querelle n'avait pas cessé.

– En slip !

– À poil !

– En force !

– À la hussarde !

On peut même dire que cela s'envenimait et je rougissais presque en entendant le florilège de plus en plus grivois qui parvenait aux oreilles de Jeanne. Mais la jeunesse d'aujourd'hui est bien délurée, car cela ne semblait nullement la choquer.

Certains termes choisis, que je n'oserais répéter ici, la faisaient même rire de bon cœur.

Les deux groupes s'agitaient de plus en plus. Des poings menaçants s'élevaient au dessus des têtes et les invectives se radicalisaient.

– *À la fourrière !*

– *En prison !*

– *A…brutis !*

– *En…foirés !*

Jeanne me prit le bras.

– Ne restons pas ici, cela pourrait mal tourner.

– Tu crois vraiment ? Juste pour une petite question de grammaire ?

– Oui, bien sûr. La folie des hommes en colère n'a aucune limite. Pas chez toi ?

Un long silence fut ma seule réponse.

– Viens, reprit-elle en saisissant son guidon. Coupons à pied à travers champs.

Les cris s'estompèrent tandis que nous progressions vers la route, un peu plus bas sur l'autre versant. Jeanne, un moment songeuse, retrouva son enthousiasme.

– Demain, je t'emmènerai voir une autre curiosité cycliste de notre île, la vallée du Miroir.

– De quoi s'agit-il ?

– À nouveau deux sectes rivales, les *véloces* et les *bicyclistes*. Ils roulent chacun d'un côté de la rivière en s'injuriant abondamment tout le long du parcours.

– Et qu'est ce qui les divise ainsi ?

– Les bicyclistes sont des fanas de bicyclette et les véloces ne jurent que par le vélo.

– Leurs montures sont donc si différentes ?

– Absolument pas ! Elles sont rigoureusement identiques mais ils ne s'en aperçoivent pas car la rivière est large. Et même…

Jeanne s'interrompit pour approcher sa bouche de mon oreille et poursuivit à voix basse, comme si quelqu'un pouvait nous entendre.

– Ne le répète surtout pas, car cela provoquerait un scandale s'ils l'apprenaient, mais la rivière Miroir porte bien son nom.

– Que veux-tu dire ?

– Et bien, en réalité, ils roulent tous du même côté, et ceux qu'ils croient voir en face ne sont que les reflets de leur propre groupe.

– Mais alors, ils s'insultent eux-mêmes ?

– En quelque sorte. Marrant, non ?

– Et ils ne se rendent compte de rien ?

– Non, il sont aveuglés par une croyance tenace qui trouble leur discernement.

– Laquelle ?

– La confortable certitude d'avoir toujours raison.

Note : *La grammaire est une chanson douce* et *Les chevaliers du Subjonctif* sont deux poétiques romans de l'académicien Erik Orsenna. Jeanne (12 ans) y fait naufrage sur une île étrange dont les principaux habitants sont les verbes, les adjectifs, les noms… Avec elle, le lecteur découvre l'archipel des Mots et son dictateur, le terrible Nécrole, qui veut absolument gendarmer le langage…

Daniel Rinaudou

Septembre 2006